

L'Abelille de la Nouvelle-Orléans... NEW PREAMS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Chartres... CHARTER OF MEMBERS.

Office of the Post Office of New Orleans... Licensed Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 a. du matin, midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Abrogation d'un Traité.

Comme on l'a vu dans nos dépêches, le traité de commerce que la Russie et les Etats-Unis avaient signé en 1832 et qui depuis lors n'avait jamais cessé d'être en vigueur, vient d'être abrogé par M. Taft, à la suite d'un mal entendu survenu il y a quelques jours entre les deux pays.

L'incident est diversement commenté, mais rien jusqu'après l'arrivée de M. Taft, obéissant à un sentiment fort honorable, d'ailleurs, parait y avoir été. Il ne serait pas impossible qu'il ait été prêt à se laisser trop complaisant à son secrétaire d'Etat, M. Knox, qui ne manque pas de bonnes intentions, mais dont le jugement est trop souvent en défaut.

Donc le traité en question est abrogé et prendra fin le 1er janvier 1913. La Russie en a été avisée par une note conçue dans le langage diplomatique usuel qu'exige la comédie humaine.

déplore la tournure qu'ont prise les choses, et invite le Sénat à la réflexion. Quel est le sentiment de la Russie en cette affaire et quelle sera sa conduite en la circonstance? Il ne nous faudra pas attendre longtemps pour le savoir.

Il est indéniable que les exportateurs des deux pays vont être lésés dans leurs intérêts, si les relations entre les deux pays prennent fin.

LA Commune vue par une Américaine.

Le Harper's monthly magazine publie les souvenirs de Mme de Hergermann-Lindencrone, femme de l'ambassadeur de Danemark en Allemagne sur la Commune. L'ambassadeur était à Paris pendant ces terribles journées dont elle trace un tableau très animé :

20 mars 1871. — Mon cher vieil ami Auber, le fameux compositeur, est venu me voir cet après-midi. Il paraissait tout accablé. Il a quatre-vingt-six ans, et porte bien son âge. Ce vieux Parisien, qui ne quitte jamais Paris, même pendant les chaleurs insupportables de l'été, ne peut s'accoutumer à un spectacle actuel de sa chère cité.

— Mon sang, dit-il, se glace quand je considère ce qui se passe autour de moi. Hélas ! J'ai vécu trop vieux !

— Aujourd'hui, il y avait une grande manifestation dans les rues. Un jeune homme, Henri de Pène, est l'idée de réunir une masse de gens, de les mener aux barricades de la place Vendôme et de demander aux communards, au nom du peuple, de restaurer l'ordre et le calme dans la cité.

De Pène partit à une heure matinale des boulevards extérieurs, appelant les passants, faisant signe de la main aux habitants de descendre chez eux, de quitter leur travail, et réussit à rassembler une foule considérable, qui se joignit à lui pour sa généreuse entreprise.

Je traversais à ce moment la rue de la Paix pour aller chez Worth, au numéro 7. Je me demandais pourquoi il y avait si peu de monde dehors. La place Vendôme était barricadée au moyen de pavés, des canons étaient braqués sur l'axe de la rue. Je pénétrais à peine dans le salon de Worth, que je perçus au loin un bruit confus, puis des cris sous les fenêtres nous firent accourir.

— Quel spectacle ! J'en ai vu de beaux, Henri de Pène, agitant son chapeau de ses mains, suivi d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, semblait le portrait même de la vie, de la santé, de l'enthousiasme. La foule portait des bannières où l'on lisait : "Les Amis du peuple", "Amis de l'ordre", "Pour la paix", "Nous ne sommes pas armés." Cette manifestation d'humanité descendit la rue de la Paix, dont elle remplit toute la largeur.

Vous ne pouvez vous imaginer l'horreur que nous ressentimes quand nous entendîmes les fracas de canon, et que nous vîmes la rue remplie de fumée, tandis que des hurlements d'effroi ou de

douleur nous déchiraient les oreilles. De Pène fut tué le premier. La chausée était couverte de morts et de blessés.

(On sait qu'Henri de Pène ne fut que grièvement blessé.) 31 mars. — La situation devenait de plus en plus critique, il a été décidé que je quitterais Paris. Pour cela, un passeport si gné Raoul Rigault, le préfet de police de la Commune, est nécessaire. L'ambassadeur me donna un mot pour Rigault, qu'il conduisit, et je partis pour rentrer moi-même la carte.

Cet autocarte possédait en ce moment plus de convoitise que qu'on en voit à Paris. Quand je pénétrais dans son bureau, il était en train d'écrire. Il m'apparut comme un homme de trente-cinq à quarante ans, petit, épais, la figure ronde, une barbe noire et brune, la bouche sensuelle, le regard cynique.

La pièce était à peine meublée : rien que la table où le préfet était assis, et deux ou trois chaises. Ce fut être une chambre semblable qu'occupait Robespierre pendant "sa" république. Deux gendarmes se tenaient derrière Rigault, attendant ses ordres, et un homme, que je ne remarquai pas particulièrement, était accoudé à la cheminée, à l'autre extrémité de la salle.

Rigault fit mine de ne pas prendre garde à ma présence et poursuivait sa besogne, je m'aventurai à lui dire : — Monsieur, je suis venu retirer un passeport, voici la carte de M. Washburn, le ministre américain, qui vous dit qui je suis.

Il regarda la carte, et, admettant la manière de Marat, me dit : — La citoyenne désire-t-elle vraiment quitter Paris ? Pourquoi j'aurais cru que Paris était un endroit charmant pour une jolie femme comme vous.

Alors s'éleva le quart d'heure le plus haïssable que j'aie jamais enduré. Rigault remplissait la description de mes traits, il fut plus odieux que je ne saurais dire. Il me fixait par dessus la table pour voir si mes yeux étaient bruns ou noirs, mes cheveux noirs ou bruns, sans perdre aucune occasion de m'adresser les remarques les plus basses et flatteuses. A la fin, il se tourna vers l'homme qui se tenait debout contre la cheminée et lui dit :

— Grouzet, êtes-vous d'avis de permettre à la citoyenne de quitter Paris ? Grouzet s'approcha de lui, lui murmura quelques mots à l'oreille, et immédiatement Rigault changea d'attitude à mon égard. Son compagnon s'inclina profondément devant moi, et je compris son intervention. Il m'avait été présenté l'an dernier à un bal de l'Hôtel de Ville. C'est à cette chance que je dus de recevoir mon passeport sans autre délai et de quitter la pièce. Grouzet m'offrit son bras. Quand nous fûmes dehors :

— Je crains, madame, me dit-il, que vous n'ayez été profondément offensée ce matin. — J'avoue, répondis-je, que par elle avant ne m'est encore jamais arrivée. Je vous dois certainement la vie, car je n'aurais pas vécu un instant de plus dans cette salle.

— Peut-être plus que la vie, madame, plus en tout cas, que vous ne pouvez imaginer.

BLESSURE.

Frank Hauseman, âgé de 24 ans, demeurant rue Banks près Galvez, en voulant monter dans un car à l'intersection des rues Royale et Canal, hier après midi, est accidentellement tombé et s'est blessé au corps.

DANS LES PRISONS.

Le métier de prisonnier de vient fort agréable. Bien logé, bien nourri, bien chauffé, il ne lui manque que le reste, mais il l'aura bientôt, car il gagne chaque jour un peu plus de liberté. On a lu la singulière histoire de cette prison d'Algérie où les gardiens passaient aux prévenus des journaux et des lettres, les tenant au courant des recherches de la police, les mettant ainsi en état d'organiser leur système de défense, de se créer des alibis et de dérouter l'inspection. Grâce à des stupéfiantes que leur procurement des gardiens paternels, les prisonniers pouvaient simuler la folie et, comme on dit, se faire clarger. Mieux encore, le personnel tenait à la disposition des pensionnaires des scies pour couper les barreaux, des cordes pour descendre des fenêtres. Cette touchante coopération se poursuivait encore, si la maladresse d'un évadé ne l'avait fait découvrir. Vous pensez qu'on a traduit les gardiens devant les tribunaux, tout au moins qu'on les a révoqués ? Nullement. Leur faute aura paru sans doute une peccadille, on les a déplacés. De la prison de Barberousse, on les a transportés à celle de l'Harrach où ils ne tarderont pas à faire prévaloir leurs idées de solidarité et de philanthropie. Certaines prisons de l'étranger n'ont rien à envier aux nôtres. Dans celle de Penbridge (Nouvelle Galles du Sud) les pensionnaires ont boycotté un convict qui leur semblait "indésirable". Qu'avait-il fait pour dégoûter ses confrères qui, tout volé ou tué ? On ne l'imagine pas. Toujours est-il qu'il déplaçait. Dès qu'il paraissait dans un atelier, les autres abandonnaient le travail et ne le reprenaient que quand il était parti. L'administration, faisant droit à la requête exposée si clairement, a envoyé dans une autre prison le convict qui avait cessé de plaire.

La chasse à courre, on ne le sait pas assez, joue un rôle important au point de vue des intérêts commerciaux et industriels de la France. Elle fait vivre un grand nombre de corps de métiers. L'Etat en tire une source appréciable de profits. C'est ce que le marquis de L'Aigle, un des grands veneurs, a démontré dans une étude substantielle, étayée de chiffres. On compte, dit-il, en France, 405 grands et petits équipages de chasse, comprenant environ 12.000 chevaux. Voici le mouvement des fonds produit par ces équipages pendant une année : Piqueurs et valets de chiens, 1.152.000 fr. ; nourriture de chevaux, 10.996.500 fr. ; achats de chevaux de remonte des maîtres d'équipage, piqueurs, valets de chiens, 2.350.000 fr. ; habillement du personnel, 1.905.000 fr. ; matériel de chasse, vétérinaire, 970.500 fr. ; entretien des chiens d'équipage, 2.101.500 fr. ; matériel d'équipage, invivres, vétérinaires, 2.662.500 fr. ; salaires des palefreniers, gardes, employés, 6.672.000 fr. ; entretien des équipages et des chevaux des sociétaires, 4.212.000 fr. ; auxquels viennent s'ajouter les frais de location des forêts et les frais de déplacements des équipages.

Au total, ajoute le marquis de L'Aigle, une somme de 72 millions de francs.

Les frais de vénerie.

En 1775, se promenant sur les bords de la Lahn, le jeune Goethe jeta son oeil sur : "Si je le vois, dit-il, tomber dans la rivière, je serai peintre ; je serai poète s'il tombe dans les roseaux." Le conte se dédaigna nettement pour la littérature ; mais Goethe lui-même avait pu hésiter. On sait d'ailleurs que, dès l'enfance, il se plaisait à copier les gravures que son père avait jadis rapportées d'Italie ; on sait quelle place occupait dans ses écrits les questions d'art et même de technique, avec quelle ferveur il visita les monuments romains. Dans "Art et les Artistes", M. Gaston Raphaël étudie Goethe dessinateur. C'est la première fois qu'on traite le sujet. Cela est surprenant, car on voit à Francfort, dans sa maison natale, quelques dessins du poète, et celle de Weimar, où il mourut, on conserve des milliers, mais ceux-ci, jusqu'à ces derniers temps, n'étaient ni exposés ni classés. M. Raphaël en reproduit plusieurs. Il serait excessif de les égaler aux deux "Faust", cependant, ces dessins ne manquent pas d'intérêt. L'un des plus anciens, daté de 1775, est une vue de montagnes, à demi couvertes de neige, dont le style synthétique rappelle un peu les paysages japonais ; il est vrai que cette simplification tient beaucoup à ce que l'œuvre n'a pas été achevée. Une autre étude, plus posée, montre plus de lourdeur. Goethe avait pris à

Les dessins de Goethe.

vingt-cinq ans sa première leçon de peinture, auprès de Nothung. Après s'être essayé à faire de la fresque, il s'était rabattu sur le portrait, puis sur le paysage. Au bout de dix ans, il s'était arrêté. De ses voyages en Suisse, il a rapporté des centaines et des centaines de vues, presque toutes exécutées à la sépia ou à l'encre de Chine. Son procédé, conforme à la méthode classique, consistait à animer le tableau par quelque personnage. Pendant son séjour à Rome, en 1786, Goethe travailla beaucoup, ne fréquentant que des peintres, étudiant les modèles antiques et l'anatomie comme l'aurait pu faire un professionnel ; puis, à peine rentré à Weimar, il abandonna le dessin et ne s'occupa plus d'art qu'en dilettante et en orfèvre. Une seule fois, en trente ans, il reprend ses crayons pour esquisser la silhouette de Christiane Vulpius endormie. Puis, beaucoup plus tard, vers 1821, il se sent ressaisi d'une nouvelle ardeur, et dessina l'effigie de sa femme. Sa dernière manière est souvent monotone et sèche ; cependant une vue du parc de Weimar, par une journée d'hiver, est adroite et jolie, avec ses arbres dépoüillés et son ciel lourd de neige.

THEATRES. TULANE.

Dans "Jumping Jupiter" la troupe de Richard Carle a conquis dès le début la faveur du public. Elle joue cette amusante comédie musicale avec un talent peu commun. Cette semaine comptera parmi les meilleures au Tulane, car il y a foule à chaque représentation. Matinée aujourd'hui.

CRESCENT.

L'excellente troupe qui interprète "At the Mercy of Thierius" a été très applaudie aux deux représentations données hier au Crescent. Ce drame n'a rien perdu de sa popularité et à toujours pour donner d'attirer la foule. Matinée demain.

Theatre de l'Opéra.

Les représentations à l'Opéra nous paraissent assez bien suivies depuis quelque temps, elles ne le seront jamais trop cependant, car avec les excellents et nombreux artistes qui nous ont été amenés de France, l'exploitation du théâtre doit être très onéreuse. Gardons le ferme espoir que le reste de l'engagement dédommagera l'un commencement qui sans être absolument terrible, était loin d'être brillant.

Le rideau vient de s'abaisser sur le dernier acte de "Rigoletto" et c'est devant une belle salle que la seconde représentation a eu lieu. "Rigoletto" n'est point une partition complète, de bien s'en faut, mais elle renferme des beautés de grand ordre, elle renferme surtout un quatuor qui est un chef-d'œuvre.

Plus on entend cet ensemble, plus il vous subjugue, plus on y découvre de poésie, de sentiment, de drame, et tout cela autant à l'orchestre qu'au chant.

Lorsque Verdi a écrit ce morceau qui vous remue jusqu'au plus profond de votre être, il était entièrement possédé de son sujet, il s'était absorbé dans cette magnifique situation qu'a trouvée le génie de Victor Hugo, situation qui tient le spectateur haletant, qui lui donne froid.

Serait-il osé de dire que le compositeur italien en s'est élevé à la hauteur du maître français ? On y serait enclin puisqu'en écoutant cette musique, on subit les sensations que nous venons de dire.

Mais, répétons-le : ce titre de "Rigoletto" n'aurait pas suffi à remplir le théâtre, le nom de Mlle Korsoff a aussi puissamment contribué à attirer la foule qui, une fois de plus, a fait un accueil enthousiaste à la cantatrice. La soirée d'hier a encore valu un triomphe à l'artiste surtout dans la partie tendre du rôle. Elle a chanté superbement son air du second tableau qu'elle termine par un trille aussi longtemps tenu qu'habilement réussi et délicieusement nuancé.

Les autres rôles étaient d'ailleurs confiés à d'autres artistes excellents, et il y a donc en de fort bonnes choses à noter dans l'exécution.

"Rigoletto" jette souvent à la nature presque des blasphèmes en lui reprochant de l'avoir fait grotesque, d'homme. Tout dans la personne de M. Closset trahit cette difformité, sa composition du personnage est parfaite. Plusieurs pages du rôle ont été chantées avec feu, et dans la vérité du sentiment.

Aucun effort, aucune dépense n'ont été épargnés pour entourer la première de "La Tosca" du plus vif éclat demain soir. Les artistes, les choristes, l'orchestre, le corps de ballet ont eu des répétitions nombreuses et l'exécution de l'opéra de Puccini devrait être absolument parfaite. Les magnifiques cloches qui ont été commandées tout exprès pour cet opéra sont déjà en place et leurs sons ont quelque chose d'impressionnant. Ces cloches ont été fondus dans un des plus grands établissements du monde.

Mme Lavarenne, répétons-le, remplira le rôle de "La Tosca" qu'elle a chanté avec un retentissant succès à Montpellier et à Pau, et qu'elle a étudié avec des conseils de Sarah Bernhardt.

MM. Bruzzi et Closset seront chargés des rôles de "Cavardassi" et de "Scarpia" respectivement. C'est en Italie que fut chantée en italien pour la première fois "La Tosca" le 14 janvier 1900 et à Paris en français, à l'Opéra-Comique, en décembre 1903, avec Mlle Friche dans le rôle principal.

NOUVEL AVIS AUX FRANÇAIS.

Le Conseil Général de France a l'honneur d'informer les Français résidant à la Nouvelle-Orléans que M. M. l'Ambassadeur de la République française les recevra vendredi prochain à deux heures de l'après-midi dans les bureaux du Consulat, au 100 rue Bourbon.

pal et M. Beyle dans celui du peintre. L'action se déroule à Rome en l'an 1860. Le premier acte se passe dans l'église Saint-André de la Valle le second au Palais Farnèse, et le troisième devant un château.

Vendredi, "La Traviata" avec Mmes Fersen, Beaumont et MM. Granet, Closset et Silvestre.

ORPHEUM.

Les artistes qui exécutent le programme varié donné cette semaine à l'Orpheum ont été de nouveau très applaudis hier.

Le trio Van Dyck, Pathlète, Marseille et les comédiens Kenney et Platt viennent en tête de ce programme, qui comprend aussi les phoques et lions de mer, admirablement dressés et présentés par le capitaine Treat.

Attaque et vol.

Robert Robinson, un homme de couleur demeurant dans la paroisse St-Bernard, se rendait chez lui l'avant-dernière nuit lorsqu'il a été attaqué par quatre nègres inconnus qui lui ont pris sa bourse contenant \$29.45.

Robinson a été trouvé étendu sans connaissance dans le chemin hier matin, et il a été aussitôt transporté à l'hôpital où les chirurgiens ont reconnu qu'il avait été frappé à la tête avec un instrument contondant.

L'ABELLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAR AVANCE. Pour les Etats-Unis, port compris : \$12.00. Un an ; \$6.00. 6 mois ; \$3.00. 3 mois.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris : \$12.00. Un an ; \$6.00. 6 mois ; \$3.00. 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris : \$3.00. Un an ; \$1.50. 6 mois ; \$0.75. 3 mois.

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner peuvent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs commandes par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE— L'ABELLE DE LA N. O.

No 27 L'abonnement le 3 octobre 1911

SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT PAR JACQUES BRIENNE

TROISIEME PARTIE

LE RÊVE DE SIDONIE

L'ironie d'un sourire cruel déchira les lèvres minces et rouges,

comme un étroit ruban de pourpre, de la jeune femme.

— Quand son mari est disparu, elle prit son fils entre ses bras et le fit sauter en riant, comme un costume de faire les robes. Mais comme elle avait rarement de ces abandons, le petit Charles la regardait tout surpris et sérieux encore.

Elle reposa l'enfant à terre avec une tendre violence ; elle le regarda avec orgueil et elle dit, pensant sans doute au docteur et désigné Théodore et en mettant dans ces mots toute son espérance : — Toi, mon fils, tu ne seras pas un esclave !

Dans son vaste cabinet aux murs tendus de tapisseries flammandes, Maurice Dormeuil, le sorcier froué, un cercle autour des yeux, l'indécision dans le regard, se tenait assis devant son bureau.

Il tenait avec une sorte de dégoût, entre les doigts, un papier léger et odorant. C'était la première lettre de son courrier qu'il eut ouverte et les autres, billets d'affaires ou d'amour, restaient intacts.

Se égarée à peine sifflée, posée sur un cendrier dans un geste de stupefaction, s'était éteinte sans qu'il l'eût de nouveau portée à ses lèvres. Que pouvait bien lui vouloir la femme de son employé, de Rozet, cet homme ponctuel et nul ?

Une phrase le frappait surtout et jetait en lui une sourde inquiétude.

— Vous vous repentirez sûrement de négliger d'entendre les révélations que je veux vous faire. N'y avait-il point là une sorte de menace ? Et si oui, s'agissait-il de l'affaire du crime ?

Comment cette Sidonie aurait-elle pu savoir quelque chose et si elle savait, pourquoi s'était-elle tue jusqu'aujourd'hui ? C'était étrange. Maintenant qu'il révélait à elle, il la revoyait bien, grande, simple, avec des traits précis, une expression dure et ardente. Oh ! l'avait-il donc vu récemment ?

Il se souvenait plus. Il avait en tant de soucis depuis quelques mois : Lina, Valentine, Georges Anderson. Il cherchait.

— Ça avait été une rencontre inattendue, gênante. Il se frappa le front et rongit. Un jour passa entre ses lèvres. Il se leva d'un bond, laissa tomber le papier, s'en éloigna, comme de quelque chose de dangereux, de vipérin.

— J'y suis... A la gare de Lyon... le soir du départ de Bernard... Elle y était. Pourquoi ? Et elle se cachait comme moi-même ! Ah ! la guenue, la maudite femme !

Il revint vers le bureau, reprit une pose paisible et appuya sur un timbre.

— Téléphonez à la fabrique que je ne s'irai pas aujourd'hui. — Bien, monsieur. — Ah ! un prétexte, dit à Rozet que je suis souffrant et occupé. — Je n'y manquerai pas. Et le valet disparut derrière la draperie.

— Dois-je la recevoir ? l'interrogea-t-il. Il réfléchit longtemps. Puis il répondit par l'affirmative. — En aucun cas, je ne puis avoir l'air de craindre quelque chose ; il me faut faire face toujours.

Il soupira. Une lassitude le prit. Chaque fois qu'il croyait tout fini, la latte renaisait sous une forme inattendue. — Tu serais-il donc toujours ainsi ?

Après la terrible alerte que Dormeuil avait eue avec Lina, puis après avec Valentine, il croyait bien que les heures d'angoisse ne reviendraient plus. Depuis le duel, depuis que Valentine, à moitié folle, s'était retirée à Orgemont, il vivait sans regret, sans ramords, en pleine sécurité, goûtant pour la première fois un bonheur sans mélange.

Et voilà qu'un nouveau femme apparaissait sur son chemin, une

femme qu'il n'avait pas désirée, une femme qu'il connaissait à peine. Que lui voulait-elle ? Sans raison plausible, un secret instinct l'avertissait qu'un nouveau danger le menaçait, un danger en présence duquel il se trouverait sans moyen de défense.

— Une femme viendra, lui avait dit un jour en plaisantant son valet de chambre, une femme viendra qui vengera toutes les autres.

Il avait ri de ce propos, et cependant il ne l'avait pas oublié. Il y songeait en ce moment et c'est en vain qu'il essayait de chasser cette ombre pensée. Sidonie serait-elle cette femme ? Il pensa un nouveau soupir.

Puis, une réaction se fit. Une colère le prit. Il jura comme un charretier. — Nous verrons bien, dit-il à haute voix, d'un ton menaçant. Il s'assit devant son bureau, prit une feuille de papier et son porte-plume.

Il venait de comprendre qu'il devait répondre poste pour poste. Il importait surtout que rien ne décelât son incertitude et ses hésitations. Il traça quelques mots secs et poés et se mesurait un étonnement sans curiosité.

La lettre se terminait ainsi : "Suivant votre désir, demain, à trois heures, je vous attendrai donc, 9, quai Malaquais, à l'entrecroisement, et vous n'aurez qu'à monter, sans rien demander au

concerger." A présent, il s'agissait de lui faire tenir la réponse directement sans qu'elle risquât de tomber dans les mains de Théodore, qui de toute évidence, était étranger à la démarche de sa femme.

Il lui répugnait d'y envoyer Louis, redoutant la perspicacité de ce renard. Mais comment éviter de se servir de lui ?

Le valet oserait à quelque trame amoureuse, à une de ces fantaisies de débauché qui ne doit pas avoir de lendemain. Les idées riantes étaient loin de l'esprit de Maurice Dormeuil. Il commençait à comprendre que le temps allégerait pas vite le poids de la chaîne qui le reliait à son crime.

Pourtant il lui sur ses traits lassés l'air fat et impertinent qu'il prenait pour traiter ses affaires de plaisir. Et il soupira.

Lorsque Louis entra dans la pièce, Maurice se tenait devant une glace et frottait sa moustache en sifflotant. Il lui dit de son air le plus sceptique : — Attention, maître Leporello, assurez une mission de confiance. Quand le labyrinthe s'entendait appeler Leporello, du nom du maître valet de don Juan, il avait par un sourire discret de roné, se mettre à l'aise et de se dédorer.

Mais la première question de

Maurice, son visage déjà prêt à s'épanouir, jaunit et se crisp.

Les proues dans les entourages du gilet, le beau Maurice, qui continuait à plaisanter, lui dit en effet : — Tu connais bien la femme de Rozet, de ce bon Rozet, l'économiste de la fabrique ?

— Stupéfié, Louis fit, par un signe de tête, connaître qu'il n'ignorait pas l'existence de Sidonie. — Comment s'appelle-t-elle ? — D'une voix rauque, le valet murmura : — Sidonie. — Oui, Sidonie, répéta Dormeuil avec une moqueuse satisfaction ; eh bien, voici un billet que tu vas lui porter habilement à l'instant même.

— Bon, répondit Louis, accompagné par l'imprévu de ce qu'il entendait. — Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que tu as ? Quelle est cette figure d'enterrement ?... Tu as l'air figé comme un brahme. Maurice faisait un somme sans doute ?

Le valet de chambre protesta : — Moi, pas du tout, je me tiens les cartes. Dormeuil ricana docement : — Quelque histoire d'amour en cours ?

Puis, quand son accès d'hilarité fut passé, il ordonna : — Écoute-moi bien : tu entreras d'abord à la fabrique, tu demanderas Rozet pour l'assurer qu'il n'est pas chez lui, tu lui di-